

et vous presser sur mon cœur ? — Ce qui le préoccupait vivement, c'était le changement qu'il avait remarqué dans sa mère depuis ce voyage dans le Midi : il lui voyait d'autres habitudes, d'autres démarches, des principes et des goûts plus sévères, et un jour il lui dit : « Jure-moi que tu n'es pas baptisée, autrement je le croirai. » La mère, embarrassée, ne sut que répondre. « Ah ! maman, reprit-il, je le vois bien, tu es déjà chrétienne, et j'espère que le bon Jésus me réunira bientôt à toi. Aussi je te pardonne de m'avoir précédé ; mais, du moins, m'auras-tu attendu pour la première communion ? » Et la mère, tressaillant d'une émotion mêlée de joie et de crainte, osa avouer à son fils qu'elle recevait son Sauveur presque chaque matin... Alors l'enfant se mit à pleurer à chaudes larmes : « Oh ! sangloter, à se jeter au cou de sa mère : « Oh ! pourquoi ne m'as-tu pas attendu ? Au moins promets-moi de me tenir tout près de toi quand Jésus sera dans ton cœur, afin que je puisse embrasser avec respect ce divin Enfant si aimable... O mère bien-aimée, je t'en supplie, la prochaine fois, garde-moi quelque chose de ta communion : une mère partage volontiers avec son enfant sa nourriture... » Et le jeune enfant s'approchait alors de sa mère et baisait avec respect ses vêtements à côté du cœur...

« Ce désir, cette ardeur, chers enfants, durèrent quatre années tout-à-fait entières. Vous dire les sacrifices, les efforts que dut faire ce pauvre enfant pour concilier l'obéissance qu'il devait à son père avec sa foi vive ; sa préoccupation unique de devenir chrétien, d'apprendre à connaître, à aimer, à servir Jésus-Christ, serait chose impossible. Ce fut un long martyre, un martyre d'amour pour la divine Eucharistie !...

« Eh bien ! mes enfants, peut-être n'avez-vous jamais réfléchi à l'immense bienfait d'être nés de parents catholiques, d'avoir reçu le baptême dès votre naissance, dans une ville comme Lyon, où la lumière de la religion resplendit avec tant d'éclat ; peut-être n'avez-vous jamais remercié Jésus-Christ de vous avoir faits enfants de son Eglise avant même que votre raison ne s'ouvrit à la lumière... de vous avoir admis au banquet de son amour sans avoir trouvé sur votre route des obstacles, mais plutôt de saints encouragements... Voyez ce pauvre enfant, à onze ans il assiste à la solennité d'une première communion dans sa paroisse... Il connaît Jésus, il aime Jésus, il ne désire que Jésus !... Son petit cœur est tout brûlant de soif pour Jésus... Il voit tous ses compagnons d'enfance, ses amis, s'approcher légitimement de la Table sainte, et le voyez-vous, lui, se cacher dans un coin obscur de l'église, devant ses larmes, lançant à tous ces heureux enfants des regards d'une inconsolable et sainte jalousie !... Jamais, vous, mes enfants, vous n'avez éprouvé cette envie ! Jamais ce trésor, ce doux Jésus ne vous fut refusé. Vous ne pouvez comprendre ce que c'est que le désir de la sainte communion quand on est encore Juif ou infidèle, mais décidé à être à Jésus ! Non, jamais vous n'avez enduré un semblable tourment d'amour !... Mais malheur à vous, mes enfants, si la facilité avec laquelle ces trésors de grâce et de salut vous sont distribués vous les faisait moins apprécier ! Malheur à vous, trois fois malheur, si vous étiez ingrats ou seulement indifférents pour ce bienfait qui surpasse tous les autres bienfaits de Dieu

« Quelques mois après cette fête de sa paroisse, la mère m'écrivait qu'elle ne pouvait résister plus longtemps aux larmes de son fils, qui menaçait d'aller demander le baptême au premier prêtre qu'il pourrait atteindre sur son sort (et qu'on lui avait appris qu'il était dans les conditions voulues pour le recevoir). On pesa mûrement toutes les difficultés de sa position vis-à-vis d'un père chrétien, mais pour qui l'heure de la foi en Jésus-Christ n'avait pas encore sonné et qui s'armait de toute son autorité pour empêcher son fils de devenir chrétien. Mais l'amour de Jésus-Christ fut le plus fort, et il fut décidé que je viendrais à Paris en secret. Oh ! si vous l'aviez vu cet enfant, lorsqu'il entra dans la chapelle, conduit par sa mère ! Celle-ci tremblait d'être surprise dans cette pieuse soustraction à la surveillance paternelle. Oh ! si vous aviez vu le petit Georges se mettre à genoux, calme, heureux, fort de sa résolution, le visage rayonnant d'une sainte allégresse ! Oh ! si vous aviez entendu les réponses qu'il me faisait en ce solennel interrogatoire. — Que demandez-vous, mon enfant ? — Le baptême. — Mais savez-vous bien que demain, peut-être on voudra vous contraindre à entrer dans la synagogue, afin de participer à un culte aboli ? — Ne craignez rien, mon oncle, j'abjure le judaïsme. — Mais si l'on voulait, avec menaces, vous obliger à fouler aux pieds le Crucifix en haine de notre divine Religion ? — N'ayez pas peur, mon oncle, je mourrais plutôt. Cependant, ajouta-t-il, si on me liait pieds et mains et si, malgré mes cris, ma protestation et ma résistance, on me portait dans la synagogue et on plaçait mes pieds sur l'image du Crucifix, y aurait-il apostasie, si ma volonté résistait ? — Non, mon enfant, la volonté seule constitue le péché. — Alors, je demande le baptême. De grâce, de grâce, accordez-le moi !

« La cérémonie continua au milieu de la plus profonde émotion des assistants. Après le baptême, vint la sainte messe, et après avoir fait descendre et reçu mon Dieu dans les transports de la reconnaissance, je me retournai et montrai à l'heureux enfant l'objet de tous ses vœux, de tous ses desirs. Jamais spectacle plus attendrissant n'avait frappé les regards de la foi chrétienne !... Agenouillé entre sa mère et sa marraine, il aspira dans un divin baiser et recueillit dans son cœur ce doux Enfant Jésus qui venait lui son bonheur, pas même la crainte d'être surpris par son père... Quelques semaines après il commença encore pour la Toussaint avec la même allégresse, et puis vint l'heure de l'épreuve. « Son père lui présenta un livre et lui dit : « Faisons la prière. — Mon père, je ne puis pas prier dans ce livre des Israélites. — Et pourquoi ? — Je suis chrétien, je suis catholique. — Mon en-

fant, tu te livres à un jeu cruel ! te ne parles pas sérieusement, je pense. Du reste, tu sais bien que ton baptême ne serait pas valide sans le consentement de ton père. — Pardon, mon père, dans notre sainte religion catholique, il suffit d'avoir l'âge de raison, la foi et l'instruction religieuse pour être valablement baptisé. » Le père dissimula d'abord sa violente irritation, mais quelques jours après, le 3 décembre, il enlevait son fils, partait avec lui et le conduisait dans un pays protestant, à 450 lieues de sa mère.

« Tous les efforts qu'on fit pour découvrir l'asile où l'on avait relegué cet enfant demeurèrent inutiles. On avait mis en mouvement toutes les autorités civiles et politiques pour le rechercher ; mais comme il avait été placé sous un nom supposé dans un pensionnat dirigé par des hérétiques, toutes les démarches furent sans succès. Et la mère resta seule... et l'enfant, comme Daniel dans la fosse aux lions, en butte à des assauts acharnés pour lui faire renier sa foi. « Je voudrais revoir ma mère, s'écriait-il souvent en versant d'abondantes larmes. — Tu la reverras, lui répliquait-on, si tu abjures. — Oh ! non, je suis chrétien, je suis catholique et je préfère tout souffrir plutôt que de renoncer à ma foi. »

« Et malgré cette héroïque fidélité, on écrivait à la mère que son enfant était rentré dans les ténèbres du judaïsme. Mais elle avait confiance en Jésus, en Marie, en Joseph, elle n'en crut rien, et ne sachant que devenir toute seule à Paris, elle vint se réfugier ici, à Lyon, dans cette paroisse, où elle fut accueillie par la marraine de son fils, et je ne puis laisser passer cette occasion d'Éminence, de vous témoigner, au pied des autels, ma filiale reconnaissance pour les consolations si paternelles et si abondantes que votre cœur si compatissant lui prodigua. Vous avez vu, Messieurs les ecclésiastiques de cette église d'Ainay, vous avez vu bien souvent tomber ses larmes sur la Table sainte où elle venait puiser des forces dans la réception du pain quotidien, de ce Jésus pour l'amour duquel elle s'était exposée à cette cruelle séparation de son fils unique.

« Trois mois se sont écoulés encore, et une lettre, venue du fond de l'Allemagne lui dit : Venez, votre fils est ici. Elle accourt, et après un pénible et long voyage de plus de 500 lieues, au moment où elle aperçoit sa famille et s'écrie : « Mon fils où est mon fils ? — Votre fils, vous ne le reverrez qu'après avoir fait serment devant Dieu que vous l'élèverez dans la religion juive, et que vous ne manifesterez par aucun signe extérieur la religion catholique que vous avez embrassée. »

« Comprenez-vous, mes enfants, cette déchirante position ? « Nous avons laissé le pauvre enfant dans les trances, dans les angoisses de sa fosse aux lions ; mais Dieu ne permettra pas que les hôtis féroces puissent lui nuire. Après quelques semaines d'une déchirante agonie, le cœur du père se laisse attendrir, et il permet une entrevue, en sa présence, à la condition qu'il ne sera point question de religion. Le fils s'est jeté au cou de sa mère ; celle-ci l'a baigné de ses larmes : ils n'ont pu prononcer les doux noms de Jésus et de Marie ; mais dans une lettre ma pauvre sœur me disait : « Il n'a rien pu me dire ; mais j'ai compris, j'ai senti, je suis sûre qu'il est resté fidèle. Qui, j'ai senti dans ses regards, dans ses tendres baisers, que mon fils est toujours chrétien. »

« Mais le pauvre Georges se trouva de nouveau privé du trésor pour lequel il avait affronté toute cette persécution religieuse : il s'était fait chrétien pour pouvoir communier, et voici que, depuis la Toussaint jusqu'à Pâques, une sévère surveillance l'a empêché de se rendre à l'église, et on l'a placé dans une pension... Savez-vous où, mes enfants, dans une ville où il n'y a pas un seul prêtre catholique... Pouvez-vous vous figurer cette torture ?... Il a retrouvé sa mère, mais son Jésus, quand le reverra-t-il ?... Plusieurs mois se passent encore. Un jour, il peut enfin se soustraire à la surveillance de ceux qui le gardent, il va jouer dans un bois ; mais ce ne sont pas des fleurs ni des papillons qu'il cherche : son regard ému attend un message du ciel... Un monsieur passe près de lui et le regarde avec un intérêt marqué, c'est bien lui. Savez-vous qui c'était ? C'était un prêtre missionnaire que la mère du petit Georges avait attendu sur son sort. Il s'était déguisé et était venu se promener comme par hasard dans ce même bois, et l'heureux enfant put faire pour la première fois sa confession depuis son enlèvement qui remontait à dix mois. Il la fit dans un bois, à l'ombre d'un arbre protecteur... Mais ce n'était pas tout, comment communier ? Le prêtre dut repasser le fleuve qui séparait sa mission du lieu habité par le pauvre néophyte. On pria, on étudia le terrain, et enfin, quelques jours après, c'était le 2 septembre dernier, le missionnaire se déguisa de nouveau prit sur lui un petit vase d'argent renfermant tout le trésor des cieux, la sainte Hostie, et s'embarqua sur un bateau à vapeur, au milieu d'une foule stupide qui ne se doutait pas que Jésus-Christ, vrai homme, était caché sur la poitrine de cet heureux prêtre. L'enfant avait pu s'échapper de l'école pour accourir dans la chambre de sa mère, et là, dans cette chambre où ils avaient improvisé un petit autel couvert de fleurs et de lumières, tous deux, à genoux, ils attendaient la visite si ardemment désirée du Sauveur Jésus en personne, qui voulait bien condescendre à venir les fortifier dans leur exil.

« Enfin le prêtre, traversant sans obstacle tous les dangers de cette périlleuse entreprise, arriva avec son dépôt précieux, et dans ce pays sans foi, dans cette ville sans prêtre, sans vraie Église, et dans cette modeste chambre, l'enfant put enfin accomplir le devoir pascal et s'unir à son Jésus.

« Voici ce que l'enfant m'écrivait quelques jours après : « Quand je me réveille la nuit, ô mon cher oncle, pour penser à toutes les grâces que le bon Jésus m'a faites depuis que je suis ici, loin de tout secours religieux, quand je pense surtout à la communion presque miraculeuse que j'ai pu faire dans la petite chambre de maman, je me mets à bondir de joie sur mon lit et à mordre ma

couverture, dans le transport de ma reconnaissance. »

« Quelques mois après, il m'écrivait encore : « Nous sommes à la veille de Noël, et à l'approche de cette solennité, la surveillance redouble pour m'empêcher de recevoir mon Dieu. Hélas ! devrai-je passer ces belles fêtes dans un douloureux jeûne, privé du pain de vie ! Prie le saint Enfant Jésus que mon jeûne finisse bientôt. Il faut que je sois bien sage pour dédommager maman de ne pas se trouver à Lyon pendant que tu prêches à Ainay. » De sorte qu'en ce moment, mes chers enfants, à l'heure même où je vous parle, ce cher enfant pense à nous : à plus de 500 lieues d'ici, il est uni d'intention avec nous, et nous prions l'Enfant Jésus de lui accorder la grâce de venir le consoler bientôt par la sainte communion. »

Ainsi se termina ce touchant récit que nous avons voulu reproduire dans son intégrité. L'âme et le cœur du Père Augustin s'y révélèrent tout entiers, et il nous introduit dans l'intimité de cette famille vraiment bénie de Dieu. Le jeune enfant fut rendu à sa mère, et depuis ils ne se sont plus séparés. Quant au Père Augustin, il ne put revoir l'enfant de son cœur et de sa foi qu'en l'année 1859, trois ans après l'avoir baptisé, et seulement pendant quelques instants : mais il n'avait cessé de l'encourager, de le consoler et de le fortifier par ses lettres pleines d'une affection que l'amour de Dieu rendait encore plus tendre. Il n'oubliera jamais dans la suite de lui écrire aux jours anniversaires de sa naissance, de son baptême, de sa première communion, pour l'engager à remercier « le divin Sauveur de ce qu'il daigne nous enrichir de la foi et de la persévérance, deux grâces si élevées que toutes les bonnes œuvres de tous les saints et de tous les martyrs ne pourraient les mériter ; car ce sont des dons absolument gratuits, sans prévision de nos mérites, dons que le Seigneur a tirés des trésors de sa miséricorde et de sa prédestination. »

« Je vous devrai moi, lui dit-il encore, cet autel de la rue d'Enfer, 114, où je t'ai fait Chrétien, où je t'ai donné Jésus-Eucharistie !... Ce sont là des biens indissolubles, n'est-ce pas ? des émotions profondes qui ne s'effacent jamais. Oh ! non, jamais, jamais n'oublions ce que Jésus et Marie ont fait pour nous. »

« Non content de l'exhorter à se montrer reconnaissant envers Dieu, il veut de plus en faire un apôtre, un auxiliaire dans l'œuvre qu'il a entre prise de ramener tous les siens au catholicisme. « Je t'ens, lui écrivit-il, à ce que tu entretiennes avec tous tes autres oncles des relations très affectueuses, intimes, afin que, dans un moment donné, un mot de toi puisse leur faire du bien à l'âme. Ils en ont tant besoin : étant toujours agités par leurs affaires, ils ne goûtent pas cette douce paix où Dieu se fait sentir et entendre à l'âme... C'est une mission que je te donne et où, bien entendu, tu dois éviter tout ce qui sentirait le prosélytisme. Mon cher, dans toutes les positions, nous devons travailler au service de Jésus-Christ, à répandre la bonne odeur de Jésus, à étendre son règne, à sauver les âmes. Seulement un jeune laïque comme toi a besoin de prendre des gants, des précautions, et pour ainsi dire, cacher son jeu avec beaucoup de prudence ; mais sans notre siècle, les laïques ont plus de prise sur les esprits que les ecclésiastiques, et les conversions que je connais faites par les laïques sont sans nombre. » Il ajoute même qu'il a eu plus de part qu'il ne le pense dans la conversion de son oncle Albert.....

Feuilleton du Propagateur des Bons Livres.

LA VIE N'EST PAS LA VIE.

SIXIÈME LETTRE.

CHER AMI.

S'ingler à soi-même un ridicule, par la violation volontaire de quelque une des lois sociales, est un malheur, une faute, un châtement. L'avare brave l'opinion ; mais l'opinion se venge par les épithètes qu'elle donne à l'avarice. Il en est une entre autres, nous l'avons dit, qui se trouve dans toutes les langues : c'est l'épithète de *soviète*. Au reste, voici mon histoire.

Bien souvent tu es allé de Paris à Versailles par le chemin de fer de la rive gauche. Un peu avant d'arriver à Sévres, tu as vu, bordant la voie, une élégante petite maison, bâtie entre cour et jardin. Elle a été construite, il y a une trentaine d'années, par un négociant de Paris, qui venait y passer, avec sa famille et ses amis, un ou deux jours par semaine dans la belle saison. A en juger par le train qu'il menait, il devait jouir d'une certaine fortune.

Ayant vendu son fonds, il y a dix ans, il s'était retiré à sa campagne. Dans le pays, on ne le désignait guère que sous le nom de M. Bossu. C'est qu'en effet il avait sur le dos une grosseur très-convexe, qui ne présentait pas précisément l'éminence sphérique de la véritable bosse, mais qui était cependant assez proéminente pour ne pouvoir être dissimulée.

Au temps où il avait fait bâtir sa maison, M. Bossu n'avait pas cette infirmité, qui lui était venue, disait-il, à la suite d'une chute. Il vivait isolément avec une vieille domestique, ne voulant recevoir que rarement son fils Alfred, commis dans un magasin de nouveautés, à Paris ; parce que, prétendait-il, ses visites lui occasionnaient des dépenses au-dessus de ses moyens. Lorsque Alfred lui objectait que cependant il devait être riche, M. Bossu répondait invariablement qu'en effet, lorsqu'il avait cessé le commerce, il pouvait posséder une centaine de mille livres de rentes ; mais que s'étant, comme tant d'autres, laissé tenter par les spéculations de la Bourse, il s'y était presque entièrement ruiné, et qu'il ne

possédait plus que de quoi vivre très-molestement.

Après la mort de sa femme, M. Bossu se montra plus avare encore qu'il ne l'avait été jusque-là. Il se débarrassa de son chien, de ses oiseaux, qui, selon lui, coûtaient trop cher à nourrir. Sa sobriété était extrême ; et plus d'une fois Jeannette, sa vieille domestique, avait menacé de le quitter à cause de la maigre pitance qu'il lui donnait. Il ne sortait que tous les deux ou trois mois pour venir à Paris toucher, comme il disait, ses petites rentes.

Le 1er septembre de cette année, M. Bossu mourut presque subitement. Alfred, prévenu par Jeannette, accourut ; et il était auprès du défunt, lorsque le médecin chargé de la vérification du décès vint accomplir sa mission.

Découvrant la poitrine du mort, il remarqua que deux bandelottes en laine s'y croisaient, se dirigeant vers les épaules. Poussant plus loin son examen, le docteur découvrit que ces bandelottes soutenaient une sorte de sac en flanelle, qu'elles fixaient sur le dos du défunt, entre les deux épaules. Cette espèce de sac formait la proéminence qui donnait à l'ancien négociant l'apparence d'un bossu. On l'ouvrit, et à la grande surprise des assistants, on reconnut que cette fausse bosse contenait deux cent cinquante-sept mille francs en billets de banque, actions et valeurs diverses.

Michas adorait ses dieux en secret, dans la crainte de les perdre : M. Bossu porte les siens sur son dos. Devenu comme une partie intégrante de sa personne, ils voyagent avec lui, ils dorment avec lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il les honore en se déformant, en mentant, en s'imposant à lui-même et aux autres de pénibles sacrifices. Qu'en penses-tu ? M. Bossu mériterait ce me semble, un brevet d'invention ; car, en fait de débauche, il personnifie au plus haut degré le génie de l'avarice.

Si l'avare n'enfouit par ses trésors, il les convertit en luxe. Ce second désordre est plus fréquent, mais non moins coupable que le premier. Tous deux sont fils de l'égoïsme. Dans l'un comme dans l'autre l'homme se fait son dieu. Victime de la concupiscence des yeux, il est avide de tout ce qui brille ; à tout prix il en veut. Il n'en veut au prix de sa tranquillité et de ses affections de famille ; au prix de sa propre santé, qu'il épense en voyages, en spéculations, en agitations incessantes ; au prix même de sa vie, qui s'éteint avant l'âge, comme la chandelle allumée par les deux bouts.

Il en veut au prix des sueurs et de la misère forcée des artisans de sa fortune, qui ne connaîtront plus de jours de repos ; au prix de leurs mœurs et de leur foi, qu'ils perdront soit au spectacle de ses scandales, soit dans l'atmosphère pestilentielle de ses usines, de ses manufactures et de ses ateliers.

Il en veut au prix des souffrances et de la misère publique. Ses entrailles sont cruelles : *Viscera impiorum crudelia*. « Pauvres, infirmes, vieillards, orphelins, malheureux, qui que vous soyez, n'ayez ni vêtement pour vous couvrir, ni pain à manger, ni bois pour vous chauffer, ni médicaments, ni soins, ni appui. Que vous soyez, vous et vos petits enfants, mis à la rue et vos pauvres meubles vendus à vil prix, pour payer votre loyer ; que le besoin pousse vos filles au déshonneur et vous au suicide : cela ne me regarde ni ne me touche. J'ai un meilleur emploi de ma fortune. »

« Il me faut de l'or et de l'argent, et il m'en faut beaucoup. Il me faut des domaines et encore des domaines. Il me faut des habitations somptueuses à la ville et à la campagne. Il me faut des appartements dorés et capitonnés de soie. Il me faut des meubles, dans lesquels la perfection de la forme le dispute à la richesse de la matière. Il me faut des tapis moelleux et des marbres rares. Il me faut des pierreries enchâssées dans l'or.

« Il me faut le linge le plus fin, les dentelles les plus chères, les étoffes les plus riches. Il me faut des caisses d'argenterie. Il me faut des chevaux de luxe et des voitures brillantes. Il me faut des objets d'art, bronzes, statues, tableaux, dont un seul pourrait fournir longtemps à l'entretien d'une pauvre famille. Il me faut, enfin, pour moi, pour ma femme, pour mes fils et mes filles, mille inutilités de prix, bonnes uniquement pour attirer les regards et flatter la vanité.

Pour qu'on ne m'accuse pas de faire un tableau d'imagination, je vais te citer quelques exemples dont l'authenticité m'est personnellement connue, du luxe insensé qui fascine et qui dévore les esclaves de la seconde concupiscence.

Un mouchoir de poche : 1,000 fr. — une paire de manchettes : 1,000 fr. — une brosse à cheveux : 95 fr. — un peigne : 300 fr. — une paire de pantoufles pour femme : 200 fr. — un couvre-pieds pour le berceau d'un enfant : 1,200 fr. — une douzaine de bonnets de nuit : 960 fr. — une robe de baptême : 600 fr. — une chemise de nocce : 3,500 fr. — une camisole de nuit : 5,000 fr. — un fichu en dentelles : 2,500 fr. — un guéridon en bois, de Boule : 10,000 fr. — une ombrelle : 10,000 fr. — une robe : 14,000 fr. — une autre robe, donnée pour étrences à une dame par son mari en 1862 : 22,000 fr. — une couverture de voiture en zibeline : 40,000 fr. — le loyer d'un appartement ou d'un magasin s'élevant depuis 10,000 fr. jusqu'à 80,000 fr. — une parure : 100,000 fr.

Telles sont, et d'autres encore, les choses que veut l'homme devenu son dieu ; n'importe le prix, car, pour les avoir, tout lui est marchandise, même son âme. Je m'arrête ; aussi bien il serait impossible de dire les conséquences morales ou plutôt immorales de ce luxe sans honte et sans frein : c'est-à-dire à quel degré de scélératesse et d'ignominie conduit toutes les classes de la société, la seconde concupiscence, fille légitime de la désastreuse erreur que nous combattons. A demain la troisième.

Tout à toi.